

de cet important trésor, sans toutefois expliquer sa non-récupération après sa seconde mise en terre. K.-J. Gilles évoque à ce propos le décès inopiné de son propriétaire, peut-être un partisan d'Albinus. La mise en parallèle du trésor avec les autres dépôts d'or constitués entre les règnes de Néron et de Caracalla est un passage obligé. Ce chapitre est décevant par son incompréhensible faiblesse documentaire (carte p. 75). Pour la France, par exemple, l'auteur recense 18 dépôts, en se fondant sur un article de Regling ... datant de 1931. Il ignore donc à la fois les neuf volumes des *Trésors monétaires antiques de la France*, publiés entre 1982 et 1994, et surtout la série *Trésors Monétaires*, éditée annuellement par la Bibliothèque nationale de France depuis 1979. Un survol de la table des matières de cette dernière publication nous permet d'ajouter sept trésors à la liste. Nous avons par ailleurs montré que les dépôts 25 et 26 (Reims I et II) ne formaient qu'un seul ensemble. De même, pour la Belgique, deux dépôts au moins devraient s'ajouter aux six connus de K.-J. Gilles. Et là encore, il existe une série de 18 (!) volumes des *Trouvailles et trésors monétaires en Belgique* qu'il eût été utile de dépouiller. Ainsi, le vide apparent de découvertes dans les deux tiers de la Gaule aurait été partiellement comblé par ces trouvailles récentes, bien documentées et aisément accessibles. Malgré ce bémol, le catalogue de la trouvaille de Trèves deviendra, si ce n'est déjà fait, une référence essentielle de la numismatique du Haut-Empire romain.

Jean-Marc DOYEN

Éric FOLLAIN, *Le centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie. Images de synthèse et paysage urbain*. Autun, Éditions Mergoïl, 2015. 1 vol. 250 p., 220 fig. (ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ROMAINE, 30). Prix : 48 €. ISBN 978-2-35518-048-4.

Il est particulièrement délicat de rendre compte d'une recherche comme celle-ci, car, si elle repose sur un examen indiscutablement approfondi des vestiges, elle extrapole nécessairement sur de nombreux points en raison des lacunes inévitables de la documentation, de l'état actuel des ruines – un site fouillé il y a quatre-vingts ans et imparfaitement publié par son inventeur par suite de la guerre –, de la présence de vestiges de phases successives parfois indistinctes et de restaurations engagées à des fins touristiques dans les années 1960 et qui ont pu dénaturer par endroits l'état final de la fouille. « Il ne s'agit pas de proposer une étude monographique de chacun des bâtiments mais d'utiliser la technique des images de synthèse pour évoquer un paysage urbain », écrit J.-L. Lamboley, le directeur de la Mission archéologique française en Albanie, dans sa préface (p. 8). Et c'est bien d'évocation qu'il s'agit, comme pour celles, graphiques celles-là, dont J.-Cl. Golvin s'est fait une spécialité, voire pour celles des « Envois de Rome », auxquelles se réfère à plusieurs reprises É. Follain. L'image de synthèse archéologique se situerait ainsi dans « la continuité d'une pratique inhérente à la discipline. Un pinceau ou une souris ne sont alors pas si différents pour que l'image mentale d'un édifice, disparu ou mutilé, construite par un architecte et/ou un archéologue, devienne communicable » (p. 19). Elle est enfin, on ne l'oubliera pas ici, « une invitation à débattre » (p. 30). Encore faudrait-il qu'elle soit sans cesse mise à jour, au fur et à mesure de l'avancement de la recherche, pour éviter de figer un état qui, dans un cas extrême comme celui du centre monumental d'Apollonia à l'époque romaine, concerne déjà un « ensemble composite » (p. 34).

É. Follain a repris patiemment toute la documentation graphique et photographique des fouilles anciennes ; il a aussi refait lui-même nombre de relevés, qu'on regrettera de ne pas trouver ici reproduits à la même échelle (la « mire » de 5 m des fig. 36, 66, 98, 125, 147, 185 et 203 oscille entre 3,50 / 3,75 et 5,25 ou 6,10 cm, voire 11 cm) ; certes, ils ne présentent pas tous les mêmes détails, mais on eût aimé les voir regroupés en un plan d'ensemble de tout ce secteur de la ville – ce qui eût constitué une vision globale non interprétée de celui-ci. Ces relevés ont conduit l'auteur, monument après monument, à fonder la modélisation et la restitution 3D. N'était-ce pas, dans certains cas, prématuré ? On en discutera sans doute à l'infini. Nos hésitations quant à l'identification même de plusieurs monuments, impossibles à lever dans l'état actuel des choses, pèsent lourdement, en effet, sur tout essai de restitution. S'il est probable que le podium du temple, à l'ouest du « monument des agonothètes » (le *bouleuterion*), ait été au centre d'un *temenos* qui comprenait, sur son flanc oriental, toute une série de salles annexes (le soi-disant « prytanée ») dont on ne voit cependant guère l'usage, on ne sait rien, ni de la façon dont tout ce complexe ouvrait sur la rue, ni de son aile occidentale. Faire de la salle à abside (n° 5) un espace hypèthre, quand bien même ce n'est qu'une des deux solutions proposées, conduit à d'étranges juxtapositions de volumes (fig. 138, colonne de droite). Pour la « bibliothèque » (ou *Augusteum*), la restitution de la fig. 210, qui fait se succéder sur moins de 10 m de longueur et une superficie de 95 m² deux types de couverture différents, crée un monstre architectural que le redoublement de l'épaisseur des murs latéraux, à moins de 3 m du revers de la façade, ne peut seul justifier. L'auteur, certes, est tout à fait conscient des limites imposées à ces restitutions (p. 217-218) ; mais elles sont là, maintenant, et elles risquent de rester, de s'imposer, tant est grande aujourd'hui la force des images. Mais il y a, bien sûr, du positif aussi dans cette volonté de compréhension des monuments dans tous leurs aspects. Suivant en cela É. Follain, on admettra désormais que le *bouleuterion* ait eu 6 rangées de gradins, et non 9, les escaliers d'angle situés à l'arrière du monument débouchant alors sur une circulation périphérique au sommet des gradins (fig. 106). On signalera également l'astucieuse solution d'une poutraison en carrés imbriqués (fig. 107) proposée pour économiser le bois et alléger le poids de la charpente, solution qui rappelle en partie celle de certaines halles du Sud-Ouest. Tout à fait convaincant encore le calcul de la capacité de l'hémicycle – une centaine de personnes – que la modélisation permet aujourd'hui de vérifier (p. 120 et fig. 106). Peu vraisemblable me paraît être, en revanche, la restitution d'une « échelle de meunier » s'appuyant sur le massif axial arrière du monument (p. 100-101, fig. 113) : si ce « contrefort » ne se justifie évidemment pas par les poussées de la *cavea*, il pourrait trouver quelque raison d'être, comme pour certaines curies (Astorga, Feurs, *Ruscino*, Sagonte), dans la hauteur de l'édifice ; mais il n'y a aucun autre contrefort, j'en conviens, sur les longs côtés, plus vulnérables encore. Au nombre des acquis aussi, tout ce qui est dit de l'*agvievus* (p. 61-72), erronément restauré en « obélisque » jusqu'ici ; mais je ne le couronnerais pas d'un cadran solaire : le monument se suffit à lui-même. J'ai quelque peine à imaginer la *sacellum* comme le montrent les fig. 192 et 194. Quant à la présence de l'arc – bien réelle, physiquement, il est vrai – à l'angle des axes de circulation nord-sud et ouest-est de tout le quartier, elle ne me paraît guère mieux expliquée par la 3D (fig. 215-216, 219-222) qu'en plan, puisqu'elle gêne, voire bloque, toutes les perspectives : le monument n'a

guère de sens à l'endroit où il a été placé. Mystère ... Dans toutes ces restitutions, il conviendrait de choisir, pour les statues, des types iconographiques quelque peu vraisemblables : si la statue placée dans l'abside du *sacellum* et une de celles dressées sur le socle de l'« *Augusteum* » (fig. 211-212) s'inspirent de l'Auguste de Prima Porta, les autres sont bien étranges et celle qui est drapée dans un *himation*, tel un Esculape, n'a certainement rien à faire dans le contexte d'un groupe impérial (*ibid.*). Une excellente illustration de plans, dessins et photographies (en couleurs pour les 3D) permet de suivre aisément le raisonnement de l'auteur. Le texte est malheureusement truffé de fautes d'orthographe (accords erronés masculin/féminin ou singulier/pluriel ; recollement, mis pour récolement p. 79 ; côte, pour cote p. 96 et 136) et de fautes de frappe, en ce compris les noms d'auteurs, tant dans les notes que dans la bibliographie finale (Mille pour Miller, Alvadez pour Alvarez, De Ruyts pour De Ruyt, Gervansi pour Gervasoni). Le tout aurait dû être plus sérieusement relu avant sa remise à l'éditeur, qui ne saurait nullement être tenu pour responsable ; la publication est soignée, la mise en pages agréable et la collection, où ont déjà paru tant de volumes essentiels, infiniment utile.

Jean Ch. BALTY

Christopher RATTÉ & Peter D. DE STAEBLER, *The Aphrodisias Regional Survey*. Darmstadt-Mayence, Verlag Philipp von Zabern, 2012. 1 vol. 23,5 x 32 cm, XII-434 p., 358 ill. n.b. & coul., 2 cartes dépliantes (APHRODISIAS, 5). Prix : 89,90 € (relié). ISBN 978-3-8053-4560-6.

Ce superbe ouvrage fait honneur à la fois à l'équipe dirigée par Christopher Ratté et Peter De Staebler et à l'éditeur Ph. von Zabern qui accueille la collection Aphrodisias (voir en dernier lieu, le compte rendu de J. Ch. Balty dans *AC* 84 [2015], p. 575-577) : il livre en effet, en un temps record et avec un remarquable soin éditorial, bien plus que les résultats bruts de la prospection archéologique menée en quelques semaines accumulées, entre 2005 et 2009 dans la région d'Aphrodisias, mais plusieurs dossiers thématiques solidement étayés et partant, l'ébauche d'une étude de la chôra de la cité, du II^e s. av. au VII^e s. de n.è. La prospection a été menée à diverses échelles, à la fois *extra muros* à proximité immédiate des remparts (en quête des voiries et des nécropoles), dans les zones plus éloignées de son territoire (en particulier la vallée du Morsynos et les piémonts environnants) et, selon une méthodologie éprouvée, par un ramassage systématique mené sur quatre parcelles de 40 m de large déployées sur cinq kilomètres de long, du centre urbain vers la périphérie, en direction des points cardinaux. En dépit de l'ancienneté des fouilles, notre connaissance archéologique du territoire de la cité était restée en effet plus que limitée, et cet ouvrage comble ainsi un besoin criant ; certes, les esprits chagrins s'étonneront que le travail exclue certaines périodes (préhistoriques et historiques), que, à l'inverse, certains dossiers ne relèvent pas de la fourchette chronologique retenue (ainsi de la douzaine de tumulus pré-hellénistiques lydiens ou lydo-perses) ou que l'étude céramique porte essentiellement sur l'époque impériale, mais ce focus sur les dossiers les plus nourris nous paraît au contraire être un choix judicieux, d'autant que la totalité des données recueillies est accessible en ligne. Ce sont donc dix études qui suivent la riche introduction (qui fait également office de synthèse) signée par Chr. Ratté, directeur du